

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Mme Michelle Perrot (séance du lundi 19 avril 2004)

**Jean-Marie Zemb:** Souvent parité varie. L'historien est-il capable de transcender de la Nature et de la Culture, surtout à une époque moins sensible aux Devoirs qu'aux Droits ? En préparant sa thèse sur une variété de poissons-chats dans l'estuaire du Saint-Laurent, un Suisse du nom d'Agassiz — le fondateur du Musée zoologique de Harvard — fut surpris de constater que dans cette population, c'est le mâle qui s'occupe des petits. Cela lui rappelait une observation faite par Aristote lorsqu'il s'était réfugié pour ne pas subir à Athènes le sort de Socrate après la mort d'Alexandre. Pendant un millénaire, la description des silures avait servi d'argument péremptoire pour dénoncer la crédulité d'Aristote. Le mâle qui se soucie de l'éducation de sa progéniture ? Agassiz réhabilita durablement le philosophe-savant fils d'un couple de médecins en appelant cette espèce de poisson *Parasilurus Aristotelis*.

Est-il inconcevable de distinguer dans la conception qu'ont de la Femme tantôt les hommes et tantôt les femmes la part de la Nature et celle de la Culture au lieu d'imaginer que la seconde réduit la première ? L'image répandue dans les médias et par les médias de l'indépendance de quelques vedettes de la politique, de l'économie et du journalisme ne fausse-t-elle pas le jeu, sans même parler de l'ostracisme jeté sur la maternité ?

La réalité dite statistique donne de la parité une image moins flatteuse. Nombre d'emplois rapportent tout juste ce que coûtent femmes de ménage et crèches ? Ma question porte sur le rapport coût-efficacité de la pratique actuelle idéalisée par les idéologies. Un salaire familial ne serait-il pas moins cher que les indemnités de chômage, socialement mieux équilibré et humainement libérateur, surtout si l'on songe aussi à ses effets démographiques ?

\*

\* \*

**Jean Baechler:** Permettez-moi de vous poser trois questions. Peut-on apprécier la contribution, qui me paraît majeure, de la disparition tendancielle des emplois nécessitant de la force physique ? Le fait que l'économie contemporaine, surtout au lendemain de la deuxième guerre mondiale, ait connu un approfondissement de la cérébralisation, et donc le remplacement du muscle par la matière grise, n'a-t-il pas prodigieusement favorisé l'emploi féminin ? Complémentairement, on pourrait ressortir la vieille notion marxienne, sinon marxiste, de « l'armée de réserve du prolétariat » que représentait le monde féminin pour le développement économique après la deuxième guerre mondiale.

La deuxième question porte sur les conséquences démographiques. Statistiquement, la situation actuelle n'est pas tenable indéfiniment. Même 1,9 n'est pas suffisant. Voyez-vous émerger, dès à présent, les esquisses d'un nouveau modèle qui pourrait donner le sentiment de garantir un certain équilibre démographique, compte tenu des acquis de l'histoire que vous avez retracée.

La troisième question concerne l'immigration. Avez-vous le sentiment que les immigrantes commencent à adopter le portrait robot de la femme européenne, que vous avez tracé, ou, au contraire, tendent-elles à s'en tenir au modèle qui était celui de leur pays d'origine ?

\*  
\* \*

**Claude Dulong-Sainteny** : Peut-être le temps vous est-il empêché d'évoquer le point suivant : il y a eu au XVIIe siècle un effort d'instruction très prononcé fait par l'église en faveur des femmes.

Deuxièmement, à propos des rôles respectifs de la femme et de l'homme, vous avez fait remarquer que pendant la Grande guerre, les femmes étaient à l'arrière et les hommes au front. Mais que n'aurait-on pas dit si ç'avait été l'inverse ?

Enfin, en ce qui concerne le présent, si l'avortement est considéré par les féministes comme un progrès, puisque la maternité gêne les femmes pour faire carrière, on est quand même choquée de considérer l'avortement comme un progrès. C'est toujours un traumatisme ?

\*  
\* \*

**Thierry de Montbrial** : Je veux formuler une observation et quatre questions. L'observation est que, malgré les interventions de nos consœurs, vous vous trouvez devant une assemblée composée majoritairement d'hommes. Cela introduit donc un biais structurel.

Je me souviens d'une façon extraordinairement présente d'une conversation que j'avais eue en 1974 avec Louise Weiss, qui était l'une de ces très grandes figures du féminisme des années 20. En 1974, M. Giscard d'Estaing, qui venait d'être élu président de la République, avait introduit dans son gouvernement un secrétariat d'État de la condition féminine, qu'il avait confié à Françoise Giroud. À ce propos, Louise Weiss avait explosé de colère en s'exclamant : « Et pourquoi pas un ministère de la condition canine ? » Il y a dans cette anecdote une question sous-jacente qui est celle de la parité. On peut en effet, au nom de la parité, commettre les pires bêtises. J'aimerais donc savoir ce que vous entendez au juste par parité.

Si j'ai bien entendu, dans votre survol historique impressionnant, vous n'avez pas mentionné les conséquences du progrès technique. Or celui-ci a eu une incidence déterminante sur l'évolution de la condition féminine. Quelle est votre opinion à ce sujet ?

Je me demande s'il n'existe pas un retard idéologique de la fiscalité sur la volonté d'établir l'égalité entre les hommes et les femmes. On pourrait considérer un foyer fiscal comme une petite entreprise et admettre que l'on puisse déduire un certain nombre de charges, comme celle d'employé de maison ou de garde d'enfants. Si on le faisait, cela permettrait de créer des emplois et cela changerait complètement l'équilibre. Mais on ne le fait pas pour des raisons qui sont purement idéologiques. Qu'en pensez-vous ?

Évidemment, vous vous êtes située d'un point de vue historique et sociologique, et non pas philosophique. Mais qu'est-ce que l'égalité entre hommes et femmes ? Si nous prenons pour exemple la présence de femmes dans les armées, il ne faut pas se dissimuler que la situation est fort différente dans les pays riches et dans les pays pauvres. Dans les premiers, où les femmes participent aux opérations militaires, l'armée agit de plus en plus avec une précision "chirurgicale" et en limitant au maximum les pertes humaines. Dans les seconds, seuls les hommes vont au front, selon le modèle traditionnel, et ils s'y font tuer. Aujourd'hui, on considère de plus en plus aux États-Unis ou en Israël qu'être tué dans un combat est une incongruité.

\*  
\* \*

**Bertrand Collomb :** Permettez-moi d'être assez prosaïque en vous interrogeant sur deux problèmes concrets. Le premier est celui du foulard islamique. Le débat qui a eu lieu m'a plongé dans un profond embarras car on a mis en cause le foulard comme un signe religieux, au nom de la laïcité. En fait, ce n'était pas du tout le problème. En effet, si les jeunes musulmans ou musulmanes avaient manifesté leur appartenance religieuse en portant, par exemple, un anneau à l'index, personne n'y aurait trouvé à redire. Ce qui faisait problème, c'est qu'il s'agissait des femmes et que le foulard était le signe d'une certaine soumission féminine. Comment réagissez-vous par rapport à cela ?

J'ai dirigé longtemps et je préside aujourd'hui une entreprise du secteur industriel dans lequel les femmes sont traditionnellement peu représentées. On arrive aujourd'hui à 15 % environ de femmes au sein du personnel, mais avec une proportion dramatiquement faible de femmes parmi les cadres dirigeants. Nous avons entrepris d'essayer de modifier cette situation. La première étape est de persuader les hommes qu'il ne s'agit pas simplement d'un problème philosophique, d'une question de principe ou d'une mise en conformité avec le politiquement correct, mais qu'il s'agit d'une action dans l'intérêt de l'entreprise. L'intérêt de l'entreprise est en effet d'avoir des femmes à tous les niveaux car toutes les études montrent que les équipes mixtes sont plus efficaces et fonctionnent plus harmonieusement que les équipes mono-sexuelles. La deuxième étape est de faire bouger les choses. Bien entendu, chacun refuse une mise en place de quotas. Mais l'expérience montre qu'on ne parvient pas à changer si l'on ne crée pas une discrimination positive, avec des objectifs de recrutement, de formation et de promotion. Comment réagissez-vous sur ce concept de discrimination positive et sur son application dans le domaine économique ?

\*  
\* \*

**Emmanuel Le Roy Ladurie :** Peut-on être historien ou historienne des femmes sans être féministe ?

Nous sommes tous épouvantés devant nos écrans de télévision par les foules palestiniennes et irakiennes, dans lesquelles on ne voit pas une femme. C'est peut-être là le vrai problème.

Il y a bon an mal an 220 000 avortements en France, sur 900 000 naissances possibles. C'est le taux de mortalité infantile de zéro à un an en France sous Louis XIV. Est-ce vraiment un progrès ? Est-ce que le fœtus est une personne ou est-ce, comme le prétendent les féministes, un fragment de sa mère ?

\*  
\* \*

**Bernard d'Espagnat :** Une caractéristique positive de la femme par rapport à l'homme est en général la finesse et la subtilité, qualités intuitives vitales dont l'homme est assez dépourvu. Vouloir mettre en pratique une égalité parfaite entre l'homme et la femme ne risque-t-il pas de faire disparaître ces qualités féminines ?

\*  
\* \*

**Marianne Bastid-Bruguière :** Bien que les femmes chinoises partent du même problème que nous, à savoir que la hiérarchie des sexes a constitué la pensée, et continue à la constituer jusqu'à aujourd'hui, la chronologie de l'émancipation est tout à fait différente en Chine et en Europe. Quels sont, à votre avis, les appuis les plus forts dont ont pu disposer les femmes en Europe ? Est-ce l'appui des hommes, dont elles ont bénéficié à certains moments, ou simplement leur stratégie propre ?

Par ailleurs, j'aimerais connaître votre avis sur le rôle des crises économiques. Vous avez mentionné que les guerres avaient, d'une façon générale, fait progresser le rôle des femmes dans la société. En revanche, lors des crises économiques, il semble qu'il se produise un certain reflux.

En ce qui concerne la Chine, alors que l'on pourrait penser que l'essor économique formidable que connaît ce pays joue en faveur des femmes, il m'apparaît qu'elles perdent du terrain. Elles ont gagné en figure publique, prenant l'aspect d'Américaines assez agressives. Mais en matière d'autorité et de pouvoir réels, elles sont en perte dans beaucoup de secteurs de la société. J'aimerais avoir votre avis sur cette évolution.

\*  
\* \*

**Jean Mesnard :** Il y a deux manières de considérer la condition féminine. On peut la considérer comme un état de fait ou comme un état de droit. Je crois qu'il y a interférence constante entre les deux points de vue lorsqu'on en parle. Quand vous avez tracé une esquisse de la femme européenne, il s'agissait d'un état de fait. Mais n'y avait-il pas dans cette condition de fait des présupposés de droit ?

Peut-on parler du féminisme au singulier ? Il existe en effet plusieurs façons de concevoir la condition féminine, et de la concevoir dignement.

Y a-t-il un rapport entre féminisme et esprit subversif ? Pour être féministe, faut-il être subversif ? Je remarque que parmi les femmes représentant le féminisme, on n'est pas porté à citer volontiers le nom de Louise Weiss. On n'est pas porté non plus à citer volontiers le nom de Simone Weil, la philosophe.

Peut-on espérer résoudre le problème du féminisme si on s'enferme dans ce sujet ? Il me semble que le féminisme n'est qu'un des aspects des problèmes qui se posent à la société. C'est en réfléchissant aux problèmes de la société que l'on pourra espérer trouver une solution harmonieuse où la femme ne sera pas considérée comme un être erratique à l'intérieur de la société. À mon sens, le féminisme est une manifestation particulière d'un phénomène capital dans la société contemporaine, celui de l'individualisme.

\*  
\* \*

**Gérald Antoine :** dans un prélude plein de charme vous avez évoqué le mythe de l'enlèvement d'Europe. Je me demande si nous ne venons pas d'assister à son second enlèvement ! En effet, vous nous avez beaucoup et fort bien parlé des femmes, de leurs aspirations actuelles, mais, si je ne m'abuse, fort peu de leurs rapports avec l'Europe. Votre titre était «l'Europe et les femmes », mais l'Europe ne se serait-elle pas fait oublier au fil de l'exposé ? — Oserai-je au surplus

le remarquer : mes Confrères, dans votre sillage, se sont empressés de suivre votre exemple: au bout du compte, les femmes, du moins cet après-midi, ont fait taire l'Europe !

Votre texte écrit annonçait que vous parleriez de George Sand, dont nous célébrons cette année le bicentenaire de la naissance. Il y aurait de fait beaucoup à dire sur la place que l'Europe occupe dans sa vie, sa pensée et son œuvre. Germaine de Staël, que vous avez tout juste citée, mériterait plus encore que l'on s'intéressât à l'idée qu'elle se faisait non seulement de l'Allemagne, mais de l'ensemble européen. Et si l'on regarde vers les politiques, que dire par exemple d'une Catherine II chez qui la pensée européenne fut constamment présente ? Je songe à ses lettres à Gustave III de Suède au moment de la Révolution française : à ses yeux, c'est le destin de l'Europe elle-même qui se trouve menacé par les faiblesses de Louis XVI.

Puis-je, sans transition, en venir au temps présent, en me bornant à un seul exemple, à vrai dire brûlant ? — Que pensez-vous de la position de Martine Aubry qui introduit la règle des fameuses « 35 heures » ? — Elle avait, logiquement, ô combien raison : entre autres facteurs — en particulier l'entrée massive des femmes sur le marché du travail —, les gigantesques progrès de toutes les techniques conduisent nécessairement à une diminution du temps de travail pour chacun. Mais ne fallait-il pas envisager cette réforme capitale dans le cadre de l'Europe d'abord, de la planète ensuite ? Or Martine Aubry a réduit son champ de réflexion, à la France seule. Que pensez-vous de cette absence totale de perspective européenne dans la pensée et l'action d'une femme qui a tenu une place si importante dans nos Conseils gouvernementaux et qui, de surcroît, se trouve être la fille d'un grand Européen ?

\*  
\* \*

**Alain Plantey :** Je veux dire que je n'ai pas aimé le titre de cette communication. L'Europe et les femmes ? Là n'est pas le problème.

D'abord deux petites remarques : les femmes entre elles ne se pardonnent rien ; il est donc généralement difficile pour une femme en politique d'obtenir le suffrage d'autres femmes. D'autre part, il ne faut pas forcer quelqu'un à faire quelque chose qui ne l'intéresse pas. Si une femme n'a pas envie de faire de la politique, rien ne sert de vouloir l'y forcer.

A mes yeux, le sujet évoqué a aujourd'hui un caractère dramatique : la condition de la femme est l'un des points sur lesquels se cristallisent les confrontations idéologiques et religieuses. L'affaire du voile est secondaire. Il y a un siècle, les femmes sortaient toujours coiffées, éventuellement d'un simple fichu.

En France, et même en Europe, le statut des femmes ne cesse de se détériorer dans certains milieux et notamment dans les banlieues. Ces atteintes à la liberté de la femme et à sa dignité se multiplient, même contre des Européennes à l'étranger.

\*  
\* \*

**Nicole Le Douarin, Secrétaire perpétuelle de l'Académie des Sciences :** On ne peut que se féliciter de l'évolution historique que nous a retracée brillamment Mme Perrot. Je suis persuadée que cette évolution va du reste continuer, même si elle marque un petit peu le pas.

J'aimerais savoir si le portrait-robot que vous nous avez dressé de la femme européenne est également valable pour la femme américaine ou s'il existe des différences notables, et dans ce cas, lesquelles.

\*  
\* \*

**André Vacheron :** Il est des professions aujourd'hui où les femmes parviennent au plus haut niveau de la hiérarchie : ce sont les professions médicales. Ce sont d'ailleurs des professions qui sont en voie de féminisation rapide, avec une quasi parité dès les premières années du premier cycle. Si les femmes parviennent à une position de leadership, qui n'est absolument pas contestée par les hommes, cela ne tient certainement pas à la nature des études, mais bien aux qualités propres de ces femmes. J'aimerais avoir votre sentiment sur cette remarque.

\*  
\* \*

**Réponses :** En ce qui concerne le titre de la communication, je tiens à rappeler qu'il m'a été proposé par M. le président Michel Albert sous la forme « l'Europe et la femme ». J'ai alors signalé à M. le président que je ne connaissais pas « la femme », mais uniquement « les femmes », la pluralité des femmes dans une pluralité de situations. Nous avons ainsi légèrement modifié le titre. M. Plantey le trouve trop dramatique. Je crains que ce ne soit davantage la réalité des faits que la formulation du titre qui l'inquiète. Je comprends qu'en fonction d'un parcours personnel on puisse regretter l'évolution qui s'est produite, néanmoins il faut savoir que les femmes en Europe se sentent majoritairement solidaires de cette histoire qui leur a permis d'accéder, ou presque, aux mêmes droits que les hommes. D'ailleurs les femmes sont aujourd'hui souvent plus optimistes que les hommes, notamment les femmes des classes moyennes, intellectuelles, qui, au cours de leur vie, ont vu se débloquer les choses. Les hommes au contraire, même quand ils se sentent solidaires des femmes, ont parfois un peu de nostalgie d'une époque où ils étaient en quelque sorte « plus Zeus ».

La « révolution sexuelle », qui a déplacé les frontières entre les sexes est nécessairement source de crise identitaire pour les uns et pour les autres, pour les hommes plus que pour les femmes. Pourtant le rééquilibrage des rôles et des espaces pourrait être l'occasion de nouvelles rencontres.

Faut-il être féministe pour retracer l'histoire des femmes ? Non, les méthodes de l'histoire ne sont pas sexuées. Le questionnement, par contre, se renouvelle en fonction du présent. C'est cela que le féminisme récent a changé : la volonté de rompre un silence tout de même assez impressionnant et d'introduire la question de la différence des sexes dans l'agenda d'un récit qui l'ignorait. Il y avait même une ambition – démesurée – de « rupture épistémologique ». Mais l'histoire des femmes s'est beaucoup développée depuis trente ans ; elle s'est relativement banalisée au point de devenir un « champ » de recherches, englobant cette question parmi d'autres. Elle n'est pas, en tout cas, de l'ordre du militantisme, mais de celui de la volonté de savoir.

L'opposition « nature-culture » a été au cœur des recherches sur les femmes, et elle le demeure en partie. Elle a été introduite notamment par Simone de Beauvoir. « On ne naît pas femme, on le devient » : l'assertion fameuse qui ouvre la seconde partie (« L'expérience vécue ») du *Deuxième Sexe* (1949) initie en quelque sorte la réflexion sur le Genre : à savoir une différence

des sexes induite non par la « nature », mais par la culture et par l'histoire. Au delà de toute différence biologique, le corps a une histoire qui l'inscrit dans la durée. La différence des sexes est une construction qu'on peut – donc – déconstruire. L'historicité de la Nature et celle de la différence des sexes en font des objets d'enquête privilégiés pour les historiens.

On m'a reproché de n'avoir pas parlé de la maternité : immense sujet dont l'approche européenne aurait pu nous absorber. Je vous renvoie sur ce point aux travaux de ma collègue Yvonne Knibiehler. Sur le plan ontologique, la maternité demeure, aux yeux de certaines théoriciennes de la différence – Luce Irigaray, Antoinette Fouque, l'italienne Luisa Muraro..- le nœud indépassable de la féminité. Dans la pratique, les femmes contemporaines ont tenté de limiter une maternité dans laquelle on les enfermait parce qu'elles aspiraient à d'autres rôles. A tort ou à raison, c'est une autre affaire. Mais tel fut leur désir. Et cette maîtrise de la maternité est un des grands faits actuels. Elle n'exclut pas le désir d'enfant, bien au contraire. Plus rare, l'enfant est aussi plus désiré, par les femmes comme par les hommes qui éprouvent, plus qu'autrefois, le désir de paternité.

Pour ce qui est de l'égalité, dont parle M. de Montbrial., il est clair qu'il s'agit avant tout d'égalité des droits: les femmes ont voulu accéder aux mêmes droits que les hommes et, de plus en plus, aux mêmes savoirs. Avoir le même statut de sujet de droit, ne plus se heurter aux frontières, aux clôtures du sexe, élargir les horizons du savoir et de la création : tels furent quelques uns des objectifs des femmes "émancipées". Telle une George Sand, dont j'aurais pu, en effet, parler d'autant plus qu'elle me préoccupe depuis longtemps ( j'ai édité ses *Ecrits politiques* à l'Imprimerie Nationale) et m'occupe passablement en cette année du bicentenaire de sa naissance ( juillet 1804 ). Elle est très représentative d'un " féminisme" (le mot n'existait pas encore au 19<sup>e</sup> siècle) universaliste de l'égalité, qui niait les différences : "Un homme et une femme, c'est si bien la même chose", disait-elle. En tout état de cause, on ne saurait confondre égalité et identité. "Inégalité" et "différence" des sexes, ce n'est pas la même chose. Mais les deux notions ont souffert d'être confondues.

Je comprends très bien que Louise Weiss n'ait pas aimé l'expression " condition féminine", qui fait penser au conditionnement de paquets. Cela ne convenait guère à cette grande féministe dont il aurait fallu parler d'autant plus qu'elle fut une européenne convaincue et efficace. Comme aussi de Simone Weil, avec Hannah Arendt une des rares femmes à être reconnue comme philosophe. Tant il est encore difficile pour les femmes de s'approprier la pensée. Il n'est certes pas nécessaire d'être explicitement subversif pour être qualifié(e) de féministe. Mais le féminisme s'accommode mal du conformisme et de la soumission. Il est toujours un peu remis en cause, ne serait-ce qu'au niveau du quotidien obscur. Il est une attitude devant la vie qui consiste à déplacer les frontières. Mais ce n'est pas toujours vrai. Ainsi, les femmes peintres, qui voulaient être admises aux instances de consécration qu'étaient les Salons, devaient respecter les canons de la peinture dite "féminine" pour en forcer les portes. Elles étaient le contraire d'une avant-garde. Elles ont pourtant joué un rôle non négligeable dans la conquête de l'espace public visuel. Avec Monsieur Jean Mesnard, je conviens de la complexité du problème. On retrouve à propos des femmes la grande question de l'accommodement et de la résistance.

M. Zemb se demandait si, pour la société toute entière, il ne serait pas préférable d'avoir une femme au foyer. C'est reconnaître indirectement le rôle du travail domestique des femmes, ce travail invisible sans lequel les sociétés n'auraient pu se reproduire et croître. Le développement du salariat a posé toute la question de sa rémunération, refusée par le marxisme (le salaire doit inclure le coût de la reproduction de la force de travail) et ardemment disputée par le féminisme des années

1970. Une minorité y était favorable comme reconnaissance; mais la majorité s'y opposait y voyant un risque d'enfermement. Le calcul économique en l'occurrence n'est pas tout. Le désir des femmes doit également compter. Si elles ont d'autres aspirations que de rester à la maison, il faut concevoir d'autres solutions. Le travail salarié des femmes a longtemps été considéré comme un pis-aller, voire un inconvénient. Sa prise en compte comme une richesse, un apport véritable est toute récente. Elle induit une réflexion renouvelée sur les systèmes de garde des jeunes enfants (crèches, nourrices etc..).

Il a été beaucoup question de démographie avec la crainte que l'évolution de la condition féminine en Europe ne nuise à la fécondité. Il est vrai que les progrès économiques s'accompagnent presque partout d'une baisse de la natalité, mais il est vrai aussi que la réponse varie. Ainsi, après une baisse de la natalité, les Françaises se situent à nouveau dans des taux relativement élevés. Toutes les enquêtes constatent que les jeunes couples souhaitent souvent un troisième enfant et que ce sont les problèmes d'organisation qui les en dissuadent. En ce qui concerne les femmes immigrées, les études démographiques montrent que peu après leur arrivée en France, elles ont un taux de natalité relativement élevé, mais qu'au bout d'un certain temps, lorsque l'intégration s'est effectuée, ce taux tend à baisser. Quant aux immigrées de la deuxième génération, elles adoptent peu à peu un comportement identique à celui des femmes du pays dans lequel elles vivent.

M. Collomb a exprimé sa gêne sur le fait que le voile ait été dénoncé comme un signe religieux et non comme un signe de soumission des femmes. C'est un point de vue que je partage tout à fait. Je pense que plus les filles d'origine maghrébine seront dans la modernité, moins elles auront envie de porter le voile.

Des questions ont été posées sur le rôle des techniques et de la machine. Bien sûr, les sciences et techniques ont fondamentalement changé la condition féminine. Avec la machine à écrire, ce sont des secteurs entiers qui se sont ouverts aux femmes. Avec la pilule, la contraception est devenue possible. Avec la machine à laver, des heures considérables ont été libérées. Cela dit, il est intéressant de constater que ces heures libérées l'ont été essentiellement pour s'occuper davantage des enfants.

L'avortement est-il un progrès ? En soi, il n'est pas un progrès, mais un drame. Aucune femme ne souhaite l'avortement, cela va de soi. Ce qui importe, c'est la liberté de la contraception. Il est caractéristique qu'aujourd'hui la majorité des avortements soit pratiquée sur deux catégories de femmes : d'une part, les immigrées ; d'autre part, les adolescentes. Et il faut bien entendu lutter contre l'avortement, mais certainement pas contre le droit à l'avortement, qui, lui, est un progrès.

Les femmes dans les entreprises : elles y font de mieux en mieux carrière, mais, à partir d'un certain niveau, elles se heurtent au fameux « plafond de verre ». Les raisons en sont multiples. D'une part, il y a des résistances ; d'autre part, il n'est pas certain que les femmes soient toujours très ambitieuses. Elles sont en effet plus sceptiques que les hommes devant la compétition acharnée, qu'elle soit sportive ou politique.

La question des crises peut s'entendre de différentes manières. Au sens conjoncturel de "crises économiques"; celles-ci n'ont pas été toujours défavorables au travail des femmes. La nécessité d'un second salaire a pu jouer, au contraire, un effet stimulant. C'est avéré, en France, pour la crise des années 1930 et, bien davantage, pour la crise des années 1974 et après, qui voient le taux d'activité des femmes augmenter de manière décisive. Les grandes mutations du salariat féminin se situent en Europe autour des années 1980. Il cesse alors d'être cyclique pour devenir irréversible dans la vie d'une femme.

Mais crise peut s'entendre de manière plus radicale comme rupture historique majeure. On observe, sur la longue durée, une aptitude des femmes à profiter des brèches créées, dans les systèmes de pouvoir par les crises de tous ordres : Renaissance, Réforme, Révolution française etc. Comme s'il existait une revendication latente qui saisissait les temps d'incertitude pour s'affirmer : "Et nous ?".

Le cas des guerres est particulièrement complexe et en apparence contradictoire. Réaffirmation « normale » - comme le remarque Madame Dulong-Sainteny - de l'ordre des sexes, la guerre est aussi moment de substitution, remplacement de l'un par l'autre, brouillage des frontières : dur désordre que la démobilisation transforme en crise ouverte : ainsi des années "folles" consécutives à la Grande Guerre.

Quant aux grandes mutations économiques - et de civilisation -, telles que celle que vit actuellement la Chine et dont parle Madame Bastid-Bruguière, il me semble qu'elles sont dans un premier temps, difficiles pour les plus faibles, les moins armés économiquement - les femmes en l'occurrence - dont elles désorganisent les modes de vie à l'équilibre précaire, si patiemment acquis. La première révolution industrielle européenne, fin 18<sup>e</sup>-début 19<sup>e</sup> siècle, a été ravageuse pour les femmes et les enfants, proie du paupérisme, comme le montrent les grandes enquêtes sociales d'alors (Villermé, Buret, Engels etc..). Les statistiques de l'ONU, réunies dans **l'Atlas des femmes dans le monde**, de Joni Seager, constamment remis à jour, montrent la paupérisation des femmes dans le cadre de la mondialisation; mais conclut pourtant à "un paysage contrasté". Car il y a, aussi, desserrement des contraintes patriarcales, possibilité d'échappées dans / par le marché. Bref : chaque cas requiert analyse dans l'espace et le temps. Rien n'est joué, jamais. Tout (ou presque...) est possible et dans cette marge du possible se joue l'histoire des femmes, des hommes et de leurs relations.

Le féminisme est-il pluriel ? Oui, il n'existe pas un, mais des féminismes. Il ne saurait y avoir d'unanimité parmi les femmes, pas plus qu'il n'en existe entre les hommes. Les moments de "conscience de genre".(d'être dans une situation identique de dépendance, de non-droit etc.) sont rares. Lorsqu'ils se produisent, on assiste à de grandes poussées féministes - ainsi les "vagues" de 1900, 1920, 1970-1980, dont j'ai parlé. D'autre part, le féminisme n'est pas toujours subversif. Au nom du féminin, le féminisme chrétien du 20<sup>e</sup> siècle (en fait plutôt catholique) défendait un modèle traditionnel de la femme et de la famille représenté comme relativement stable, voire immuable. C'est le thème rassurant de "l'éternel féminin". La femme : salut et avenir du monde est une image classique de certains courants féministes plutôt essentialistes.

Mais, en général, le féminisme est plutôt subversif, dans la mesure où il pose la question du rapport entre les sexes et met en cause son intangibilité.

Exemple de division du/des féminismes : la question de la parité qui a vu s'affronter un courant hostile au nom de l'universel (ainsi Elisabeth Badinter); et un courant favorable qui se subdivisait lui-même en deux : 1) au nom de la différence qui fonde l'apport des femmes à la démocratie; 2) au nom d'une égalité qui vise simplement à rendre l'universel véritable (Françoise Gaspard). Passionné, le débat a montré l'intensité de la réflexion, multiplié les recherches sur "Genre et politique", et souligné aussi un des aspects du féminisme français : la tendance au recours à la loi.

La question du Docteur André Vacheron pose toute la question de la féminisation des professions et, de ce point de vue, la médecine est un champ d'observation privilégié. Infirmières,

succédant aux religieuses, les femmes eurent du mal à se frayer un chemin dans l'exercice de la médecine. C'est maintenant chose faite, dans les divers secteurs (chirurgie comprise, qui fut si longtemps apanage viril) et à tous les échelons. Pourquoi les qualités qu'on leur reconnaît aujourd'hui leur furent-elles naguère refusées ? Profession féminisée parce que dévalorisée ? ou dévalorisée parce que féminisée ? La magistrature poserait à peu près les mêmes problèmes. On ne peut faire abstraction de telles questions dans un processus qui met en jeu le symbolique dans une hiérarchie du masculin et du féminin qui est loin d'être "dissoute". L'éloge de la qualité des femmes, revêt ici toute son importance.

Y a-t-il une différence entre le féminisme français et le féminisme américain ? demande Nicole Le Douarin, que je remercie de sa présence. Au féminisme américain, trop souvent caricaturé, nous devons beaucoup. Dans le développement des *Women's studies*, par exemple, il a été pionnier. Mais les deux féminismes, se sont développés dans des contextes, politiques et culturels différents, qui les ont façonnés et auxquels ils répondent. Le féminisme américain est sans doute plus autonome et plus radical. Le féminisme français, plus soucieux d'entente avec l'autre sexe, d'alliance avec l'Etat républicain, d'individualisme dans le cadre d'une tradition universaliste, à laquelle il est majoritairement attaché.

Je voudrais, pour finir, répondre à l'objection de M. Gérard Antoine qui me reproche mon silence sur l'Europe, que j'avais pour tâche de traiter. Ce fut, bien, en effet mon souci. J'ai conçu l'Europe de deux manières : d'abord comme espace-temps, fait de structures de longue durée et d'évolutions imbriquées, qui ont conditionné et fabriqué une/des femmes européennes, dont j'ai tenté d'esquisser un portrait-robot actuel; en second lieu, et de manière effectivement beaucoup trop rapide, comme un ensemble institutionnel susceptible, par sa politique, d'influer sur le statut des femmes et sur ce qu'on appelle "l'égalité des chances". Politique très récente - guère plus de vingt ans - et dont il est peu aisé de mesurer les effets. Comment se combinent longue durée et actualité dans le présent des femmes européennes telle était la question, très imparfaitement abordée aujourd'hui.